

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91

21, Bd Montmartre - PARIS 2<sup>e</sup>

N° de débit \_\_\_\_\_

LA MARSEILLAISE  
36 - Châteaureux

30. Dec. 1969

## De REMBRANDT à CHAGALL : Une année

PARIS. — La plus belle exposition de l'année, c'est à un peintre mort il y a 300 ans qu'on le doit. Le nom de Rembrandt reste incontesté, toutes les écoles, tous les pays continuent de rendre un hommage, qui n'a rien d'officiel, au maître de « La Ronde de Nuit ».

La France a eu la chance et le privilège de présenter à cette occasion, au Musée du Louvre, une exposition de l'œuvre gravée extrêmement complète et instructive; d'autres expositions, en particulier de dessins, seront consacrées à Rembrandt en 1970. Elles n'auront pas l'ampleur de ce qui a été fait en Hollande. Seul son pays d'origine pouvait donner tout l'éclat souhaitable à cet anniversaire.

En France, 1969 a commencé par une rétrospective Mondrian (à l'Orangerie). Elle a été suivie par les expositions consacrées au Bauhaus (Musée d'Art Moderne) et à deux peintres rattachés à cette école : Max Bill (au C.N.A.C.) et Paul Klee (Musée d'Art Moderne). Ces expositions complémentaires ont permis de mieux connaître une peinture dont le retentissement dans le monde a été aussi grand que celui de l'École de Paris et qui, peut-être parce

qu'elle n'avait pas pris naissance en France, restait mal connue. L'abstraction pure, l'abstraction géométrique, dont l'importance n'a fait que croître depuis vingt ans, doit plus à l'enseignement du Bauhaus et du « Stijl », le mouvement dont Mondrian se réclamait, qu'au cubisme.

La VI<sup>e</sup> Biennale de Paris n'aura pas été uniquement et stérilement contestataire, l'accent a été mis cette année par les jeunes de tous les pays qui participent à cette manifestation sur l'expérimentation et l'effort collectif. Les œuvres les plus remarquables faisaient appel à l'électronique, ni sculptures, ni peintures, ces œuvres indéfinissables, car elles ne rentrent dans aucune catégorie connue, portaient surtout sur l'environnement. Elles projettent une lueur sur ce que pourrait être l'art de demain, un art où la peinture n'aura peut-être pas la première place. Des expériences, comme celles en-

treprises (entre Natic rain) pour cinématique sion des ment l'im ches entre tir l'art de sées.

Le succès (Vieira Da Moderne) ce de la pé France. Ce contestée pour qui l'anti-forme sont les se de l'expéri tuelle.

L'année s l'inauguration leries d'exp Palais et au Ces salles r pointe de Grand Palais maître. Cette été conçue ge national. la récente r so, tout Indit tra un succ largement les.

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91

21, Bd Montmartre - PARIS 2<sup>e</sup>

N° de débit \_\_\_\_\_

ROCK & FOLK

14, rue Chaptal - 9<sup>e</sup>

DÉCEMBRE 1969

music power  
à la biennale

Grand bazar des idées dans le vent, la Biennale de Paris est devenue, à sa sixième édition, aussi sonore que visuelle. Face à l'expectative dans laquelle se trouve aujourd'hui la création artistique, il était intéressant de voir jusqu'où irait la surenchère du « tout est permis ». En ce qui concerne la peinture et les œuvres d'art collectives ou individuelles, pas loin. La contestation était partout, mais se révélait moins ingénieuse que jamais : l'électronique avait trop souvent pris le relais de l'imagination.

Pour ce qui est du jazz et des recherches musicales d'avant-garde, la manifestation du Musée d'art moderne n'a fait que confirmer ce qu'on savait

déjà : l'année 1969 aura été décisive pour le nouveau jazz. Deux groupes fort différents ont particulièrement retenu l'attention des visiteurs. D'abord, le Nihilist Spasm Band, formation « bruitiste » de sept musiciens, qui représentait le Canada. L'orchestre explore les rapports existant entre des bruits improvisés par des instruments que les musiciens ont fabriqués eux-mêmes, dans le but d'aborder sous un angle nouveau les notions d'harmonie et de dissonance. On y joue de la contrebasse à trois cordes et demie, de la clarinette à coulisse et de la guitare flexible. L'auditeur risque de graves traumatismes si cet anarcho-syndicalisme du Bruit ne lui donne pas le fou rire dans la minute. D'ailleurs, dans cette manifestation typiquement « dadaïste » (voir page 297 du Petit Larousse), les musiciens eux-mêmes reconnaissent que « les passages les plus sublimes sont ceux, silencieux, qu'on peut entendre entre les morceaux »...

Ensuite, l'AACM de Chicago (Association pour l'avancement des musiciens créateurs), quatre jeunes Noirs américains qui firent, cet été, les beaux soirs d'un petit théâtre nouvellement créé rue d'Odessa, le Lucernaire. Avec eux, l'équation posée n'est plus du tout nihiliste. Il faut comprendre : Black Power = Music Power = Great Black Music. Malachi Favors, Lester Bowie, Roscoe Mitchell et Joseph Jarman portent des tuniques africaines, ont le visage peint comme celui des sorciers maliens. Quarante instruments différents, du vibraphone aux gongs tibétains, des balafons africains aux poêles à frire, des trompes d'auto aux bidons de fer blanc plus ou moins remplis d'eau, leur servent à créer un climat musical qui change toutes les dix minutes. Les plaintes deviennent tempêtes, la douceur, violence. Le jazz n'est qu'en contrepoint, la musique de l'AACM s'échappant sans arrêt des lois despotiques et compassées de la tradition. A intervalles réguliers, un énorme ressort qui évoque le sifflement des balles tirées par les flics sur les ghettos noirs, rappelle l'objet de cette musique révolutionnaire : servir la négritude, affirmer que le jazz ne doit être que l'affaire des Noirs. L'AACM est un bataillon de choc du Pouvoir Noir, et entend le montrer. Pas seulement par la musique d'ailleurs. Certains jeux de scène, la prise à partie du public, les injures qui fusent, les partitions qui volent, empruntent beaucoup aux tech-

niques du Living Theatre. L'ensemble des manifestations de cette sixième Biennale des jeunes artistes (venus de 52 pays différents) aura bien mis en lumière les problèmes de l'art d'aujourd'hui, et notamment celui de la participation, souvent requise par les artistes, du public. Il y a deux ans, Raoul Vaneigem, auteur d'un « Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations » s'interrogeait déjà : « A mesure qu'elle s'accélère, la décomposition des valeurs ne devient-elle pas la seule forme de distraction possible? Le gag consiste à remplacer l'inanité du spectacle par la participation obligatoire des spectateurs. Le happening et ses dérivés ont quelque chance de fournir à la société d'esclaves sans maîtres que les cybernéticiens nous préparent pour demain, le spectacle sans spectateurs qu'elle requiert ». — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.